

Cas et Histoire

Maurizio Balsamo

▶ **To cite this version:**

Maurizio Balsamo. Cas et Histoire. Topique : La psychanalyse aujourd'hui [Revue freudienne], 2009, 3 (108). hal-01415312

HAL Id: hal-01415312
https://u-paris.hal.science/hal-01415312

Submitted on 12 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

CAS ET HISTOIRE

Maurizio Balsamo

L'Esprit du temps | « Topique »

2009/3 n° 108 | pages 25 à 36

ISSN 0040-9375
ISBN 9782847951592

Article disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/revue-topique-2009-3-page-25.htm

Pour citer cet article :

Maurizio Balsamo, « Cas et Histoire », *Topique* 2009/3 (n° 108), p. 25-36.
DOI 10.3917/top.108.0025

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.
© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L?Esprit du temps

Cas et Histoire

Maurizio Balsamo

Il est indéniable que deux modèles et deux histoires corrélées, mais non identiques, occupent le cœur de l'expérience psychanalytique : une forme de savoir et de transmission orale, représentée par l'analyse personnelle, et une forme de savoir et de transmission écrite, la partie théorique qui prend forme dans le rapport avec les textes, dans la participation au débat scientifique, etc. On pourrait alors se demander immédiatement si le cas clinique peut encore être répertorié uniquement dans la dimension didactique ou démonstrative de la théorie, dans l'expérience de partage d'un vécu et d'une élaboration particulière, ou s'il ne finit pas, au contraire – volens nolens –, par prendre une configuration à mi-chemin entre ces deux formes, précisément parce que le matériel analytique qu'il recèle sert d'activateur particulier de nos expériences sur le divan ? Il suffirait d'observer ce qui se passe lors de la présentation d'un cas clinique, dans la mise en mouvement d'une nécessité interprétative qui s'active immédiatement parmi les participants. Une condition qui peut évidemment être envisagée aussi bien du côté de la dimension traumatique (l'irruption de matériel inconscient, quoique secondarisé) et de la nécessité d'y faire face, que d'exemple intéressant de construction à plusieurs, du cas clinique et de ses implications. Une sorte de scène primaire dont nous avons été exclus devient ainsi un terrain d'introduction de nos théories personnelles, de nos fantasmes, du jeu croisé des identifications, et ainsi de suite. Mais, s'agit-il vraiment et seulement d'une discussion théorique, ou ne sommes-nous pas plutôt, en quelque sorte, sollicités et poussés vers un « voir » différent, autre, qui remet en mouvement certaines thèses personnelles ? En même temps, et inversement, n'assistons-nous pas, d'une façon, je dirais presque automatique, à la nécessité de plier le matériel clinique présenté à nos besoins de cohérence et à nos visions du monde personnelles, en

Topique, 2009, 108, 25-36.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L?Esprit du temps

englobant ainsi précocement l'événement, en neutralisant toutes ses dimensions interrogatives ou dé-liantes de nos habitudes de pensée ?

Historiquement, les grands cas de psychanalyse – Dora ou l'Homme aux rats pour Freud, le cas Aimée pour Lacan, Dick pour Mélanie Klein, Piggle pour Winnicott – constituent pour la communauté analytique des points de repère particuliers. Aussi bien pour leur rapport avec les configurations théoriques spécifiques qui les ont déterminés, qu'en tant qu'éléments du développement personnel : des exemples qui tiennent donc à la fois de la démonstration et de l'identification, du développement argumentatif et de la construction identitaire. Leur lecture et relecture au cours des générations analytiques, les transformations que l'on en produit déterminent de la sorte le « faire » même de la transmission psychanalytique intergénérationnelle, dans un mélange complexe de réception et de transformation, de greffes et de réouvertures des restes de savoir qu'ils contiennent. N'est-ce d'ailleurs pas cet aspect que Monique Schneider, par exemple, a développé dans « Père ne vois-tu pas ? »[1] en observant que la transmission dans L'Interprétation des rêves s'accompagne du geste de mettre justement au centre de la scène la mort du fils (je fais allusion à la célèbre scène du fils qui s'adresse au père dans le rêve, pendant qu'il brûle) et la nécessité de l'oubli ? À côté de cette première fonction qui représente la dimension de l'auteur du texte – pris ici au sens d'ouvrage de référence dont on peut s'inspirer, ou comme exemple fort d'une théorisation à laquelle se référer –, il y a, pour chacun de nous, l'expérience plus subjective du cas , la nécessité d'écrire sur ce patient-là, sur cette situation-là, ce vécu-là. Comment penser ce besoin subjectif, cette nécessité de réordonner une expérience, de retisser un fil entre les événements, d'être sollicités de la sorte à la rencontre de l'imprévu, le perturbant, l'inconscient dans ses surprises les plus radicales ?

Pontalis observait que l'on écrit pour retrouver l'identité recouverte par les vagues des mouvements transférentiels ; pour retrouver un grumeau de permanence emporté par les flux passionnels ; pour « témoigner » comme l'a observé déjà Green ; pour démontrer, déplacer la force d'une énigme qui nous a poussé dans une dimension particulière et qui nous oblige à repenser à ce patient-là, dans l'illusion, parfois, de maîtriser de cette manière la poussée. Mais peut-on vraiment retrouver, dans l'acte subjectif de l'écriture, ce qui a été changé par les mouvements transféro-contre-transférentiels ? Jung avait observé à juste titre, que le lien analytique est « d'une telle intensité que l'on pourrait parler d'union : quand deux éléments chimiques s'unissent, s'altèrent tous deux ». Alors, que retrouver, si l'origine à « re-confirmer » n'est que la trace d'une autre rencontre qui a déposé en elle quelque chose qui nous appartient désormais, inévitablement ?

1. Paris, Dunod, 1985.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

À côté de cet aspect, il faut ajouter que c'est seulement à un premier niveau que le cas appartient uniquement à cette histoire analytique singulière qui prend forme et visibilité – serait-ce que partiellement – dans l'écriture et dans la construction personnelle. Pensons à la question posée par le « grand cas », qui devient de fait un élément de transmission de l'expérience psychanalytique, dans le rapport qui s'instaure entre une proposition théorique et expérientielle et la métabolisation subjective mise en mouvement par les générations suivantes des analystes, qui devient « cas » dans l'élaboration de l'histoire, dans les opérations de réécriture historico-conceptuelle qui le configurent comme tel. Pensons à « Moi Pierre Rivière » qui devient un cas, seulement, lorsqu'il apparaît comme dossier dans les Annales d'Hygiène publique et de médecine légale, avant de passer à un deuxième niveau de constitution de cas, dans l'élaboration de Michel Foucault. En d'autres termes, la constitution même du cas n'est pas séparable de l'impact avec la dynamique historique d'appropriation et d'élaboration qui permet de reprendre à son compte un « ça s'est passé », en le transformant en événement.

Quel est l'intérêt du cas en psychanalyse comme dans les autres disciplines qui se sont de plus en plus fondées sur lui ? Je pense qu'il vaut la peine de partir de ce casus, de ce « ça se passe », qui fait irruption sur la scène du savoir et qui le presse de questions. S'il est possible de définir une série de traits qui définissent un cas, il faut sans doute partir de cette première occurrence négative. De l'interruption qu'il impose à la procédure descriptive ou argumentative, à la pratique même, si l'on veut, qui se voit suspendue par la nécessité de recourir à un déplacement émotif et de pensée pour pouvoir fonctionner ou pour permettre de donner du répit au sujet capturé par elle. Mais, nous pouvons dire en général qu'il y a deux traits – comme l'ont observé Passeron et Revel[2] – qui sont susceptibles de définir la singularité d'un cas. Le premier est évidemment « la singularité d'un état de choses dont l'intérêt, pratique et théorique, n'est pas réductible à celui d'un exemple quelconque ». Le second élément, c'est que pour pouvoir être annoncé et explicité, le compte-rendu de cette singularité exige un déroulement temporel, une attention à l'histoire dont il est le produit. C'est de là que découle probablement la différence dans la construction du cas, dans les termes de la psychopathologie classique et de la psychopathologie freudienne. Jacqueline Carroy[3] a observé que pour Charcot, par exemple, le cas était traité « publiquement comme des pièces intéressantes parce que typiques ou rares d'une collection vivante. Le cas illustre une pathologie ou des épisodes cliniques particuliers ». Indéniablement, il se prête aussi à une dimension stratégique. Si Pinel, par exemple, part dans son Traité des cas de folie intermittente, des situations

2. *Penser par cas,* Paris, Editions de l'École des Hautes Études, 2005.
3. *Penser par cas*, cit. p. 25.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

maniaco-dépressives avec des phases prolongées de rémission, c'est parce que la thèse qu'il défend est celle du « reste de raison » dans la folie ; c'est-à-dire la possibilité de faire quelque chose avec le sujet, dans la non-absoluité de la maladie et dans le travail qui naît dans les moments de rémission de cette dernière. Inversement, le cas freudien « n'illustre rien au début : ni type connu, ni certitude acquise, il se présente comme une énigme dont le travail analytique doit s'efforcer de clarifier les termes pour pouvoir tenter de les résoudre. Certes, la publication du fragment d'un cas d'hystérie est faite pour communiquer avec la communauté scientifique le savoir acquis, mais ce savoir est le fruit d'une longue relation et il est indiscernable de celle-ci ». Tel est, probablement, le point de passage qui signale la différence avec les traités scientifiques classiques. Le savoir sur le malade n'est pas séparable du savoir qui prend forme et consistance dans le rapport avec ce malade-là, si bien que la relation informe sur celui-ci autant que lui-même informe sur la relation, au point de définir un plan profond où les sujets sont indiscernables et où les potentialités transformatives ou d'arrêt du processus, doivent désormais être appréhendées comme des parcours et des potentialités relationnelles. De ce point de vue, le cas est aussi et en même temps l'histoire d'une relation. Mais nous devrions pouvoir envisager cette indication au sens le plus large du terme : comme l'histoire de toutes les relations qui traversent cet événement, qui le prédéterminent, qui construisent ses seuils de possibilité et de construction.

C'est peut-être dans cette perspective que nous pourrions lire l'observation de Lacan dans le livre I du Séminaire : « Le progrès de Freud, sa découverte, est dans la façon de prendre un cas dans sa singularité. Le prendre dans sa singularité, qu'est ce que ça veut dire ? Cela veut dire essentiellement que pour lui, l'intérêt, l'essence, le fondement, la dimension propre de l'analyse, c'est la réintégration par le sujet de son histoire jusqu'à ses dernières limites sensibles, c'est-à-dire jusqu'à une dimension qui dépasse de beaucoup les limites individuelles »[4]. » L'observation de Lacan montre bien que le cas, en tant que découpage historique d'une histoire humaine, ouvre nécessairement sur un « plus » qui est en partie recueilli par celui-ci (le passé qui devient histoire) et qui y fait allusion, asymptotiquement toutefois (le passé qui insiste dans l'histoire). Mais aussi, sur ce qui n'est pas appréhendé par celle-ci, qui résiste à l'appropriation subjective ou qui signale son échec. Si l'histoire du sujet est la traduction qu'il a pu faire de son passé, il en découle que chaque histoire subjective contient des parties d' « indifférencié » qui altèrent son mouvement, qui marquent son parcours, comme frottement, obstacle, grumeau auquel penser, reste, à traduire. On pourrait dire alors que plus cette dimension du passé est vaste dans la vie du sujet, dans son histoire personnelle et, plus l'Histoire, l'Histoire collective,

4. *L'esprit assassiné*, Stock, Paris, 1974.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

celle des antécédents et celle du temps historique dans lequel le sujet a vécu, apparaît en filigrane dans le matériau psychique du patient. Plus le sujet a incorporé, au lieu d'introjecter, c'est-à-dire de traduire, et plus ce qui a été avalé apparaît dans sa brutalité ou dans sa transversalité, comme un éclair du Temps qui surgit dans le temps présent et apparemment unifié de la vie du sujet. Mais c'est peut-être cet aspect, relatif aux restes du non-traduit qui résident dans notre histoire humaine personnelle, qui nous concernent tous. C'est seulement la quantité et la complexité de ce que nous définirions comme un reste archéologique qui constitue la différence avec les cas graves. Ce qui est certain, c'est que cela ouvre une réflexion complexe – que nous ne pouvons pas aborder ici –, sur le rapport entre psychose et vérité historique.

Pour Lacan, les cas freudiens montrent la nécessité de dépasser, dans la compréhension des histoires de vie, les limites individuelles. Le rôle du générationnel, bien sûr, de la transmission entre agglomérats psychiques, mais, en même temps, ce passé n'est que l'histoire des autres et c'est donc dans le rapport entre sa propre histoire et celle qui fait irruption en elle, non reconnue, que le cas clinique prend le caractère d'une micro histoire, au sens historiographique du terme. Mais je crois que nous ferions tort à la question qui vient d'être soulevée, si nous nous limitions à cette observation pourtant importante. D'abord, parce que, cela vaut la peine de le dire, deux modèles divergents de la théorisation psychanalytique– l'un, plus attentif à la dimension horizontale (où la partie se joue dans l'ici et maintenant de la relation patient/thérapeute, avec le privilège de la dimension intersubjective), l'autre, plus attentif à la dimension verticale– montrent que cette prise en charge du rapport histoire-passé n'a rien d'évident. Je pense toutefois que nous pourrions ouvrir un nouveau champ d'observations en prenant sérieusement en considération la dimension anachronique du cas clinique. Non pas au sens qu'elle serait inutile, passée de mode, mais en appréhendant sa stratification temporelle parmi les nombreux temps du patient, ceux de l'analyste, des modèles et des formations personnelles qui prédisposent à différents découpages du matériel. Les nombreux temps de l'histoire qui nécessairement prédisposent les modes de lecture et de compréhension du cas – aussi bien en raison des épistémologies que des valeurs qui entrent en scène dans chaque expérience humaine–, ceux qui se définissent dans le rapport entre ce qui a été pensé et ce qui ne l'est pas. En ces termes, le cas clinique, l'histoire d'une relation apparaît, dans certains cas singuliers, comme un formidable prisme pour penser un multiple que la singularité inclut nécessairement. La « singularité » montre qu'elle contient beaucoup d'histoires et beaucoup de perspectives qui ne sont qu'apparemment singularisées, c'est-à-dire unifiées. Du reste, de quelle histoire le sujet devrait-il être le maître et dans quelle histoire devrait-il s'inscrire ? Dans celle de sa vie, de la maladie, de la Krankheitsgeschichte, du refoulement (pensons au cas de L'Homme aux loups où Freud parle explicite-

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L?Esprit du temps

ment d'un extrait de l'histoire – l'histoire d'une névrose infantile –, où, ajoute-t-il, il n'a pas pu écrire l'histoire de son propre patient ni du point de vue historique ni du point de vue pragmatique, ni même celle du traitement et de la maladie) ? Ou, comment tracer un lien entre les époques de l'événement (Ereigniszeiten) et celle du refoulement (Verdrängungszeiten) ? Ou, encore, devrait-il s'inscrire dans l'histoire de la cure, de la guérison, du réseau familial. L'histoire des antécédents, la Krankenvorgeschichte, celle du passé préhistorique (prähistorischen Vorzeit), de la linéarité généalogique, dans un crescendo de trajectoires qui débouchent hyperboliquement dans le concept psychanalytique d'après-coup ; dans lequel l'événement historique se renverse en produisant un effet qui modifie et instaure la cause même, au moment où il redonne une signification à ce qui était resté en souffrance ? Comment réunir tout cela en une forme unique ?

L'observation de Freud sur la construction du cas clinique n'a pas toujours la même teneur tout au long de son œuvre. Entre les Études sur l'hystérie et, par exemple, L'Homme aux loups, il se produit toute une évolution et une mutation profondes. Bien sûr, si les cas d'hystérie se lisent comme des romans, ce n'est pas seulement parce que la forme narrative permet de rendre partiellement compte du matériel lacunaire des patients. Freud ironise à juste titre sur le caractère exhaustif ex post du matériel clinique, alors que celui-ci est caractérisé par des lacunes, des vides, des amnésies, des pertes, des corrections. Mais ce qui est encore plus important, c'est la corrélation qu'il établit entre la forme narrative que prend l'histoire du patient et la forme de la maladie, au point que l'on peut parler d'un isomorphisme entre les deux. - « Cette manière particulière qu'ont les souvenirs de se présenter se référant à l'histoire de la maladie se trouve en corrélation nécessaire et exigée sur le pan théorique avec les symptômes morbides », écrit Freud. Toutefois, ce caractère partiel du souvenir cette non-révélation immédiate finit par être une caractéristique du roman qui se déploie et qui prend consistance dans le « faire » même de la cure, tant il est vrai que le but de la thérapie est de réordonner les fils de ce matériel, en unifiant celui-ci en une forme achevée. « Vers la fin du traitement, et seulement alors, il est possible d'avoir la vision complète d'une histoire clinique conséquente, intelligible et non-intelligible », ajoute Freud.

Sommes-nous dans la même situation dans le cas de L'Homme aux loups ? Je veux parler du : « Je ne suis pas en mesure d'écrire l'histoire de mon patient ni du point de vue purement chronologique, ni du point de vue purement thématique ; je ne peux pas fournir uniquement l'histoire du traitement, ni seulement l'histoire de la maladie ». Du par quoi commence la deuxième section du texte freudien, mais aussi de la particularité d'un cas qui se constitue, certes, essentiellement dans le rapport avec Freud, mais qui traverse dans son histoire d'autres analystes, d'autres points de vue, jusqu'à se montrer, dans cette traversée mul-

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L?Esprit du temps

tiple, dans une sorte d'historicité paradoxale. Pensons à la question :- « vous croyez vraiment à cette histoire de loups ? » que le patient, désormais âgé, pose au journaliste qui l'interviewe. Et qui signale, dans cette non-croyance, toute la force résiduelle d'un passé qui hésite à se faire histoire, qui s'oppose à lui, peut-être parce qu'il s'agit de la seule manière d'échapper à cet acte baptismal (« Je m'appelle l'Homme aux loups ») avec lequel il est passé à l'histoire.

Qu'entends-je par là ? Qu'un cas comme l'Homme aux loups accentue, si l'on veut, le caractère fragmentaire du cas clinique, non seulement dans le sens voulu par Freud – découper certains aspects du matériel–, mais aussi comme d'un cas qui ne peut vraiment pas être appréhendé au-delà de ses retranscriptions successives et cela, indépendamment de la qualité et de la force de celles-ci. S'il est indéniable que la première rencontre – avec Freud – se caractérise par une violence de l'interpénétration dont il est incontestable qu'elle marque de manière radicale son histoire même. Et qu'elle définit le creuset dans lequel l'histoire s'élabore au fil des ans, il n'en reste pas moins que cette construction est constamment remise en jeu, soumise à tension et à élaboration, dans les reprises analytiques, les relectures et les expériences suivantes qui s'accumulent autour du cas, et redéfinissent ses limites. D'un certain point de vue, le cas devient une histoire de cas ; l'histoire du patient devient une histoire de patients, de moments historiques et de relations provisoires et différentes, de rencontres réussies ou ratées qui marquent, au fil du temps, l'accomplissement progressif d'un parcours, ou d'un destin. Du cas, vu et relu par les générations suivantes, on est passé – pourrait-on dire – à un cas qui s'articule ou qui s'étend sur plusieurs générations, plusieurs modèles, plusieurs expériences, plusieurs points de vue. D'autre part, c'est une pratique de plus en plus répandue, je crois, que de travailler avec des patients qui ont déjà fait une ou deux tranches d'analyse et qui reprennent un parcours avec un autre analyste, d'un autre sexe, un autre modèle, un autre…

Accentuation de l'atemporalité de l'inconscient ? Résultat d'échecs thérapeutiques qui demandent des reprises infinies ? Changements subjectifs et historiques qui exigent de nouveaux supports ? Tout cela est à la fois vrai et insuffisant. Je crois qu'il faut prendre en considération le fait que, de plus en plus, le cas clinique se révèle être un objet que nous pouvons éclairer avec un rayon de lumière à un moment donné de notre histoire, mais qui ne se résout pas dans cet éclairage. C'est pour cette raison que le caractère de micro, histoire que j'ai souligné plus haut prend une dimension paradoxale : d'un côté, il nous permet d'observer le fond sur lequel il se découpe, de la même manière (si l'on veut) que Canetti lit Schreber comme l'anticipation du nazisme. De l'autre, précisément parce qu'il est porteur d'une histoire encore non accomplie, il s'ouvre à tout ce que le hasard a d'aléatoire et à toute la non-détermination des futurs possibles.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

Bref, nous courons deux risques : d'un côté, à celui de passer de l'ouverture de l'histoire à l'effondrement du cas clinique sur celle-ci, en glissant d'un plan où il paraît intéressant d'articuler les liens et la ligne de fuite, à un autre où le cas devient Histoire. Les exemples d'une telle oscillation ne manquent pas, parfois brillants, parfois réducteurs et hâtifs : des conjonctions historiques, dirais-je, faites trop hâtivement. Je pense par exemple au crime des sœurs Papin, commis par deux domestiques contre leurs patronnes qui, dans les écrits de Lacan, mais aussi chez Sartre et Simone de Beauvoir, représenta à l'époque, le signe de l'être comme victime de la lutte de classe (« Seule la violence de leur crime nous fait mesurer l'atrocité du crime invisible, dans lequel, vous le comprenez, les vrais assassins désignés sont les patrons »). Un matériel qui inspira Genet pour *Les Bonnes* etc.

Comme autre exemple, je citerais le travail de Schatzmann[5] sur la correspondance entre les machines orthopédiques inventées par Schreber père et les délires du fils. Une correspondance que nous pourrions peut-être étendre à la réflexion théoriquement intéressante des machines célibataires (de Duchamp à la machine de la colonie pénitentiaire de Kafka), qui semble osciller, d'un côté, vers la mise en intelligibilité historique du délire, et, de l'autre, vers l'effondrement identitaire. Et aussi, la critique que Janet adressait à Freud à propos de la question du transfert. Lorsqu'il soulignait qu'il n'y avait pas seulement le retour de l'individuel, mais aussi la mise en pratique d'une conduite sociale (qu'il appelait « adoption ») dans laquelle le patient adopte le soignant en tant que père, en l'obligeant à prendre en charge un projet, donc une sorte de nouveau roman familial, comme nous pourrions l'interpréter. Ou encore, l'attention que Jung accorde au prophétique dans les rêves, etc.

Si je cite ces exemples de différentes natures, c'est pour souligner que le rapport entre le cas et l'histoire est extrêmement complexe, mais que ce rapport ne peut se dire, de toute façon, qu'à l'intérieur d'une narration, même si celle-ci a des formes et des modalités différentes.

En effet, quand nous parlons de la narrativité du cas, nous devons prendre en considération au moins trois niveaux. Le premier « concerne la possibilité de rendre compte de l'expérience humaine du temps », une modalité sur laquelle Ricoeur en particulier a réfléchi et qu'il a associée au parcours d'élaboration caractéristique du travail analytique. L'élaboration, terme qui associerait dans ce cas la psychanalyse à la dimension historique rendrait compte du passage du

5. « Hasards du destin et destins psychiques du hasard », *Revue française de Psychanalyse*, 6, 1990.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

fragment de l'histoire à une cohérence capable d'englober le sens, et de démontrer, avec la cohérence ainsi atteinte, une thèse explicative du cas. Le deuxième niveau, c'est le fait que pour rendre compte de cette cohérence, le cas doit nécessairement opérer une sélection du matériel, en réorganisant dans le réseau d'événements que celle-ci réunit ce qui permet le déroulement du flux narratif, et en éliminant ou en déplaçant ce qui le dérange. Cet aspect n'indique pas nécessairement le caractère fictionnel du cas, mais plutôt que la fiction du cas (et sa formulation extrême, ce sont les exemples de la casuistique religieuse ou doctrinaire) sert à capturer le réel, à le rendre intelligible. Enfin, et nous sommes au troisième niveau, il s'agit de reconnaître le narratif comme un élément propre aux sciences humaines avec toutes les questions qui se posent autour du caractère interminable de l'interprétation et autour de son caractère de « description dense », pour reprendre un terme de Geertz. C'est ici qu'apparaît le deuxième risque : diluer complètement l'Histoire dans le narratif. En effet, si le caractère de description dense ou la dimension narrative semblent diriger l'attention vers la raréfaction du reste historique ou vers l'impossibilité de dire l'autre de la narration, ce qui lui résiste, la vérité historique qui s'effiloche dans les constructions sélectives du matériau, serons-nous alors obligés de perdre complètement ce fil qui relie l'histoire à l'Histoire, la singularité à l'universel ?

J'étais parti, dans ces courtes notes, d'une observation de Lacan à propos de l'écriture freudienne des cas et à l'effort de cette dernière pour dépasser l'individuel afin de donner un nom au passé qui possède le sujet. Toutefois, cette observation même paraît contredite par l'analyse qui se met en place à propos de l'Homme aux rats.

À la fin de son texte sur L'Homme aux rats, dans une notre ajoutée en 1923, Freud informe le lecteur que son patient est mort pendant la Grande guerre, « comme tant de jeunes gens de valeur sur lesquels nous pouvions faire reposer nos espoirs ». L'observation freudienne, qui à côté de l'espoir perdu, car détruit par la guerre (mais l'on pourrait se demander si cet espoir ne comprend pas aussi celui de Freud), semble plus en général se faire l'écho de la fin des Études sur l'hystérie. Dans laquelle – comme on s'en souvient–, Freud répondait au problème que le patient posait sur son propre destin : que, malgré tout on pouvait toujours espérer transformer sa propre hystérie en un malheur commun.

La note de Freud a toutefois encore une autre valeur : faire confluer une histoire si singulière dans la tragédie de tant d'autres êtres humains qui ont disparu dans la boucherie de la guerre. Une histoire, comme celle de L'Homme aux rats, qui tourne autour du problème d'une dette à payer à d'autres personnes et qui, dans l'impossibilité de réaliser cet objectif, empêche de fait toute tentative d'in-

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

dividuation. Par certains aspects, la guerre n'est qu'un autre nom de la dure nécessité, de l'Anankè à laquelle le sujet humain ne peut que se plier. Peut-être, pourrait-on ajouter, un, des noms du destin. Toutefois, en tant que boucherie universelle, qu'effacement de toute singularité, ce même événement, indifférent à toute historicité de l'individu qui y est impliqué, est un réel sur lequel nous n'avons aucune prise, un réel absolu, pourrait-on dire.

Pour Deny Ribas[6], c'est la preuve que « Freud n'a jamais dit, que l'inconscient gouverne tout notre destin ». Il donne au hasard et à l'historicité d'un être – historicité qui n'est jamais singulière, même si elle est celle d'un individu – sa place effective, en reconnaissant les résultats imprévisibles d'un parcours de vie et de l'irruption possible d'un événement qui met fin à notre demande, comme à la représentation perturbante (mais aussi dotée d'une valeur rassurante paradoxale, car demain sera comme aujourd'hui) de la répétition comme trame d'une vie. Alors que la position de Lacan, telle qu'il l'exprime dans La Direction de la cure[7], est bien différente : « Ce n'est pas non plus que je tienne l'homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, car si j'ajoutais que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort sur le champ de bataille, que n'offrirais-je à honnir à ceux qui mal y pensent ? ».

On pourrait se demander, préliminairement, s'il n'y a pas là en jeu deux perspectives théoriques qui attribuent une valeur différente à la question du hasard, et au sens même d'une mort. Je n'ai pas le temps ici de développer une analyse approfondie de la question, mais je crois que nous devrions repenser aux observations de Lacan à propos de la mort de L'Homme aux rats, non comme un effet d'un déterminisme aussi improbable que stérile (la mauvaise analyse qui mène à la mort tragique) qui de fait supprime la possibilité d'un événement, mais plutôt comme l'indication de quelque chose (la rencontre avec le réel, avec la tukè) qui met l'inconscient au travail, comme la réintroduction du hasard dans une logique qui assume jusqu'au bout la rencontre avec l'objet et le repli, l'inflexion que celui-ci détermine sur le mouvement pulsionnel. En d'autres termes, si le sujet est inscrit dans un discours qui prédétermine sa place et les questions qu'il est amené à poser (à partir, par exemple, des tentatives pour combler les lacunes de ce même discours), c'est la notion de rencontre – de tuchê – qui permet ses variations, ses rythmes et ses scansions. C'est-à-dire que c'est la tuchê qui détermine, dans cette variante spécifique, l'exécution du « programme », qui le plie dans une direction plutôt que dans une autre. Mais le « destin » peut-il être assimilé à une sorte de programme génétique, dont le réel – la tuchê – servirait tout compte fait à exprimer le phénotype, c'est-à-dire l'expression par-

6. D. Ribas, "Hasards du destin et destins psychiques du hasard", *Revue française de psychanalyse*, 1990, p. 1563.

7. *Écrits*, Paris, Le Seuil, p. 598.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

tielle de ce patrimoine, qui reste là, en souffrance, comme la célèbre lettre volée ? Le processus analytique, paradoxalement, précisément en raison du hasard qui le caractérise, est peut-être un exemple important de cette tuchê, de cette rencontre qui surgit sur la scène tragique (la scène du prédit), non seulement en la réalisant, mais aussi en la déchirant, en la décomposant dans le jeu des multiples désidentifications, en essayant de libérer le sujet de son identification à un désir mortifère.

On peut alors considérer que Lacan réinterprète à sa manière la note ajoutée par Freud en 1923, qui singularise une mort, celle de l'homme aux rats (au sens où il en donne la nouvelle), tout en la rendant générale (« comme tant d'autres jeunes gens de sa génération », écrit Freud). Mais, de nouveau, comme d'ailleurs sa vie entière, il en fait une scène de duplication (à l'instar du dilemme de son mariage, réplique de celui de son père, et de la mort de tant d'autres jeunes gens). Et donc considérer que l'homme aux rats n'a pas échappé à cette dette, à la compulsion de répétition et à la force du destin qui appose, secrètement, sa signature même dans l'anonymat de la boucherie universelle ? Ou, enfin, le fait de mourir à la guerre – en voulant continuer à inscrire notre patient dans cette dette infinie – ne pourrait-il pas être considéré comme la recherche paradoxale de ce fameux compagnon d'armes qui avait aidé le père à payer une dette de jeu et que le père, une fois devenu riche, avait vainement tenté de retrouver pour lui rendre son dû ? Par-delà la réflexion avancée par Lacan, il me paraît intéressant d'observer dans cette mise en abîme, que le rapport du sujet avec l'Histoire nous permet de ne pas considérer, comme nous l'avons seulement proposé jusqu'à maintenant, l'Histoire comme point de fuite de l'histoire personnelle, ou comme effondrement des générations précédentes sur la génération actuelle. Mais comme le reflet du hasard et de la nécessité, accident et compulsion de répétition. Et, fait important, comme une sorte de glissement continu de plans où l'Histoire devient une occasion pour jouer une structure psychique préexistante qui permet à l'Histoire d'accomplir son parcours, qui permet au destin, qui…

Pour conclure, il me semble que le problème soulevé par Lacan dans la lecture du cas freudien consiste dans la structure de la célèbre « dette » qu'il désigne comme reconnaissance de la préexistence du discours. La « chaîne de mots qui s'étend au-delà de l'individu », comme un destin qui coule dans l'Histoire, comme la nécessité, si l'on veut, de retrouver le singulier même dans l'effroyable boucherie de la guerre. Or, Laplanche l'avait déjà rappelé, la dette ne se transmet pas directement vu que, entre le circuit de la dette paternelle et le circuit de l'échange il y a un troisième circuit, celui des rats et des excréments, bref le circuit des objets partiaux[8]. Si l'on veut reprendre le problème de ce point de vue,

8. J. Laplanche, *Problématiques I*, Paris, Puf, 1980, p. 288.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps

celui de l'engrenage pulsionnel nécessaire, qui concerne le sujet et lui seul, il devient difficile de raisonner en termes de passage de cette dette d'un témoin à l'autre et d'une inscription de l'Histoire ou dans l'Histoire tout court. Et donc de lire l'histoire, de l'homme aux rats (toute l'histoire, y compris celle de la post-analyse) à l'intérieur d'une logique où le signifiant et la structure règnent en maîtres. Bref, au moins de ce point de vue, aucune Histoire n'est visible, dans le prisme fourni par la subjectivité, si ce n'est dans sa formation et dans sa traduction nécessaires. Mais en même temps, c'est ce qui permet l'apparition d'une autre histoire et d'un autre destin. Même si celui-ci, pour se réaliser, s'évanouit dans l'anonymat d'une mort collective et dépourvue de sens qui, pour se réapproprier celui-ci, ne peut que se plier vers l'infiniment petit d'une vie individuelle dont nous n'avons souvent aucun témoignage, aucune voix, si ce n'est celle que nous lui prêtons, péniblement, fragmentairement.

Maurizio Balsamo,
Via Piave 36,
00187 Rome

Maurizio Balsamo – *Cas et histoire*

Résumé : Quel est l'intérêt du cas en psychanalyse ? Quel rapport avec la construction du cas dans les disciplines historiques ? Quel rapport entre Histoire et narration ? Le cas clinique peut être considéré comme un royaume intermédiaire entre la vérité de l'histoire personnelle et les aléas des transcriptions subjectives qui modifient inévitablement cette vérité, mais aussi comme un prisme pour analyser l'Histoire. Une note de Freud, à propos de la mort de l'Homme aux rats et la discussion, de Lacan sur cette même question, sont utilisées pour réfléchir sur le rapport entre Histoire et relation analytique.

Mots-clés : Cas – Histoire – Narration – Destin – Hasard.

Maurizio Balsamo – *Case and History*

Summary : What interest do clinical cases have for psychoanalysis ? How can they be compared with how case stories are retraced in history-based disciplines ? What links between History and narration does this shed light on ? For the clinical case may be seen not only as an intermediary realm between the unqualified truth of personal history and the vagaries of subjective transcriptions of that truth, with the inevitable alterations they bring, but also as a prism through which we may analyse History itself. A note added by Freud on the death of the Rat Man and Lacan's discussion of this question will be serve as our starting point on an exploration of the links between History and the relation established between analysand and analyst.

Key-words : Case – History – Narration – Destiny – Chance.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris 7 - - 81.194.22.198 - 12/12/2016 15h48. © L'Esprit du temps